

# Le mythe de la «ville des migrants» dans la littérature italienne de la migration

Fiorangelo BUONANNO  
Université de Nantes & ED.SCE – L’Amo  
[angelo.buonanno@libero.it](mailto:angelo.buonanno@libero.it)

## Résumé

L’objectif de notre article est d’analyser les mécanismes utilisés dans le roman *La mia casa è dove sono* d’Igiaba Scego et dans *Pantanella* de Moshen Melliti pour mythifier la ville de Rome. Cette mythisation, conséquence de la comparaison entre la ville d’origine des migrants et celle d’arrivée, pousse les personnages à rechercher une communauté alternative, où les différences linguistiques constitueraient la base d’une nouvelle humanité faite d’individus hybrides. Dans ce type de construction mythique, que l’on peut définir comme « ville de migrants », les caractéristiques hétérotopiques de certains milieux urbains spécifiques sont chargées d’un caractère idéologique qui en rend paradigmatique l’existence. Ces « utopies migrantes » sont normalement décrites selon le renversement du *topos* du mythe de Babel : l’histoire des personnes modestes prend les caractères d’une narration cachée qui doit être récupérée, fragment par fragment, à travers les récits oraux des héros.

## Mots-clés

ville de migrants ; hétérotopie ; renouvellement culturel ; sotériologie

## Riassunto

L’obiettivo di questo articolo è quello di analizzare i meccanismi utilizzati nel romanzo *La mia casa è dove sono* di Igiaba Scego e in *Pantanella* di Moshen Melliti per mitizzare la città di Roma. Tale mitizzazione, conseguenza del paragone tra la città di origine dei migranti e quella di arrivo, spinge i personaggi a ricercare una comunità alternativa in cui le differenze linguistiche costituiscono la base per una nuova umanità, fatta di individui ibridi. In questo tipo di costruzione mitica, che potremmo definire « la città dei migranti », le caratteristiche eterotopiche di certi ambienti urbani specifici sono caricate di un carattere ideologico che ne rende paradigmatica l’esistenza. Queste « utopie migranti » sono normalmente descritte secondo il capovolgimento del *topos* del mito di Babele : la storia delle persone umili assume le caratteristiche di una narrazione nascosta, che deve essere recuperata, frammento dopo frammento, attraverso i racconti orali dei personaggi.

## Parole chiave

città dei migranti; eterotopia; rinnovamento culturale; soterologia.

## Introduction

Au cours des dernières années l'image de la ville italienne a changé de façon radicale, surtout à cause de la présence massive d'immigrés. La littérature a cherché à décrire les aspects les plus remarquables de cette évolution et, dans ce cadre, la contribution de ceux que l'on appelle les « écrivains migrants italiens<sup>1</sup> » nous permet de reconsidérer la physionomie de la ville. Dans cet article nous nous proposons d'analyser l'image de la ville de Rome dans les ouvrages de deux auteurs migrants, Igiaba Scego<sup>2</sup> (*Rhoda*, 2004 ; *Oltre Babilonia*, 2008 ; *La mia casa è dove sono*, 2010) et Mohsen Melliti<sup>3</sup> (*Pantanella. Canto lungo la strada*, 1992 ; *I bambini delle rose*, 1995), en en faisant émerger les aspects idéologiques et les mythes cachés.

## Le mythe et la ville

Au cours de notre recherche, nous avons remarqué une tendance plus ou moins marquée, chez les écrivains migrants, à mythifier la ville. Mais qu'entend-on par *mythe* ? Parmi les différentes définitions du terme *mythe*, celle donnée par Northrop Frye, selon qui le mythe ne serait rien de plus qu'un « récit à caractère idéologique », s'avère très utile à notre analyse. Chaque société aurait, selon Frye, un ordre social fondé sur une idéologie particulière qui s'exprime à travers certains mythes : « quand leur fonction idéologique disparaît, les mythes, réduits à leur structure littéraire, deviennent pure littérature<sup>4</sup> ». Par conséquent, si un mythe qui a perdu sa charge idéologique est un récit purement littéraire, on pourrait également en déduire que n'importe quel type de récit littéraire avec des connotations plus ou moins idéologiques est un mythe. Une autre typologie de mythe auquel on peut faire allusion est celle qui émerge des ouvrages de Raoul Girardet<sup>5</sup>. Cet auteur met l'accent sur le lien entre un imaginaire politique particulier et certains mythes qui opèrent dans les idéologies. Le mythe

---

<sup>1</sup> La définition de « littérature italienne de la migration » a fait l'objet de nombreux débats au cours des trente dernières années et n'a pas encore obtenu un consentement unanime de la part des critiques. Ici, nous pouvons le définir, en simplifiant beaucoup, comme le complexe des ouvrages écrits en italien par des auteurs qui ont migré en Italie depuis des pays récemment décolonisés. En ce sens, parler ou non de « littérature postcoloniale italienne » (étant donné que la plupart des auteurs ne viennent pas de pays colonisés par l'Italie) est encore un sujet à débattre, ainsi que la question de savoir s'il existe ou non une « deuxième génération » de migrants, dont Igiaba Scego, fille d'expatriés somaliens en Italie au début de la guerre civile, ferait partie. Pour plus de références, Cf. : A. GNISCI (Études réunies par), *Nuovo planetario italiano. Geografia e antologia della letteratura della migrazione in Italia e in Europa*, Troina (Enna), Città Aperta Edizioni, 2006 ; G. PARATI, *Migration Italy : The Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2005 ; M.C. MAUCERI, M.G. NEGRO, *Nuovo Immaginario Italiano. Italiani e stranieri a confronto nella letteratura italiana contemporanea*, Roma, Sinnos Editrice, 2009.

<sup>2</sup> Pour approfondir l'ouvrage de Igiaba Scego, voir R. TADDEO, «L'espressione letteraria nelle seconde generazioni», in *El-Ghibli*, n° 22, 2008, disponible sur <[www.el-ghibli.provincia.bologna.it/index.php?id=6&sezione=4&idrecensioni=103](http://www.el-ghibli.provincia.bologna.it/index.php?id=6&sezione=4&idrecensioni=103)>, (consulté le 09/12/2011) ; M. C. MAUCERI, « Rhoda: il doppio sguardo di Igiaba Scego », in *Kumà*, n° 9-10, 2005, disponible sur <<http://www.disp.let.uniroma1.it/kuma/kuma.html>>, (consulté le 04/02/2012).

<sup>3</sup> En ce qui concerne les romans de Mohsen Melliti, cf. R. TADDEO, «Considerazioni sull'opera di Mohsen Melliti», in *El-Ghibli*, n°6, 2004, disponible sur <[http://archivio.el-ghibli.org/index.php%3Fid=2&issue=01\\_06&sezione=4.html](http://archivio.el-ghibli.org/index.php%3Fid=2&issue=01_06&sezione=4.html)>, (consulté le 04/03/2012).

<sup>4</sup> N. FRYE, *Words with Power. Being a Second Study of "The Bible and Literature"*, New York, A Harvest / HBJ, 1990, p. 31 : « When their ideological function disappears, myths, being left only with their literary structure, become purely literary ». Pour la version française, *La parole souveraine: la Bible et la littérature*, tome II, traduit de l'anglais par C. MALMOUD, Paris, Seuil, 1994, p. 529.

<sup>5</sup> R. GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

politique agit en même temps comme une clé pour comprendre le moment présent et il est principalement utilisé par « les groupes sociaux minoritaires » en réponse aux inégalités sociales. La définition du mythe qui nous intéresse le plus est sans doute celle fournie par Roland Barthes, qui le définit comme un « système sémiologique second. Ce qui est signe dans le premier système, devient simple signifiant dans le second<sup>6</sup> ». La fonction du mythe est « de déformer, non de faire disparaître<sup>7</sup> ».

Pour revenir donc à la mythisation du milieu urbain dans la littérature écrite par les écrivains migrants, nous devons, néanmoins, apporter certaines précisions : nous ne croyons pas qu'il existe une structure unique dans les romans écrits par des migrants ni un imaginaire commun. La présence de signes communs dans les différentes images de la ville dépend, en réalité, d'une réaction analogue face à la fermeture de la société italienne envers les immigrés. La mythisation de la ville est donc fondée sur deux pôles initiaux inévitablement chargés de valeurs idéologiques et politiques<sup>8</sup> ; la mythisation de la communauté d'origine, considérée comme l'âge d'or perdu, et la mythisation en termes dystopiques de la riche mais froide ville d'arrivée. Sur ces deux pôles est construit un troisième, celui que nous intéressent ici plus particulièrement, à savoir la recherche d'une communauté alternative où les différences linguistiques et raciales constitueraient la base d'une nouvelle humanité, fondée sur la tolérance. Dans ce type de construction urbaine, que l'on peut définir comme « ville de migrants », les caractéristiques hétérotopiques de certains environnements spécifiques sont chargées d'un caractère idéologique qui en rend paradigmatique l'existence.

## La ville double : Igiaba Scego

Igiaba Scego est une écrivaine d'origine somalienne, née en 1974 à Rome. Les villes présentes dans ses romans sont essentiellement Rome et Mogadiscio, entrelacées dans un seul espace mental et présentées à travers une redécouverte progressive du territoire. Le parcours de l'écrivaine dans les coins inconnus de Rome est le centre de *La mia casa è dove sono*<sup>9</sup> (2010) (*Ma maison, c'est où je suis*), un roman autobiographique dans lequel on assiste à la réappropriation par l'auteure de son passé familial et, à travers lui, du passé colonial italien oublié. L'intrigue débute avec trois proches qui essaient de dessiner une carte de Mogadiscio :

Mon frère commença à dessiner une ligne bleue sur la feuille immaculée. La rue, la colonne, Maka al Mukarama. Nous dessinions Maka al Mukarama parce que nos souvenirs s'estompaient. Notre ville était morte après la guerre civile ; les monuments détruits, les routes défoncées, les consciences salies. Nous avons besoin de ce dessin, de cette ville de papier pour survivre<sup>10</sup>.

<sup>6</sup> R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 187.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>8</sup> D. PAPOTTI, « The Geographical Approach to the Study of Immigration in Italy: Space, Territory, Ethnic Landscapes », in G. PARATI (dir.), *The Culture of Italian Migration, Diverse Trajectories and Discrete Perspectives*, Madison, New Jersey, Fairleigh Dickinson, 2011, p. 198 : « The immediate frame of interpretative reference for migratory phenomenon is based on pinpointing two emblematic places: origin and destination » ; « Le cadre immédiat de référence interprétative du phénomène migratoire repose sur la localisation de deux lieux emblématiques : l'origine et la destination ». (Notre traduction).

<sup>9</sup> I. SCEGO, *La mia casa è dove sono*, Milan, Rizzoli, 2010.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 21 : « Mio fratello cominciò a tracciare una linea blu sul foglio immacolato. La via, la colonna, Maka al Mukarama. Disegnavamo Maka al Mukarama perché i nostri ricordi stavano sbiadendo. La nostra città era morta dopo la guerra civile; i monumenti distrutti, le strade squarciate, le coscienze sporcate. Avevamo bisogno di quel disegno, di quella città di carta per sopravvivere ». (Notre traduction).

Mogadiscio est une ville qui n'existe plus et qui est idéalisée, qui agit comme le ciment de la famille et de la communauté, en réunissant la collectivité autour d'une origine qui n'est pas encore un mythe, mais qui le deviendra sans doute bientôt. La première chose que les Somaliens mettent en évidence est la présence extraordinaire de Rome dans la Mogadiscio de leur mémoire. Cependant, l'auteure se rend vite compte que, pour sa part, l'Italie a complètement oublié son passé colonial :

L'Italie était partout dans les noms des rues, dans les visages des métis rejetés. Et l'Italie n'en savait rien, ne savait rien de nos rues avec ses noms, de nos métis avec son sang ; en Italie, quelques rues portent des noms africains. À Rome, il y a même le quartier africain. Sur le Viale Libia, comme quelques Romains te disent, il y a de beaux magasins de vêtements où l'on peut faire quelques bonnes affaires. Mais après ? Plus rien. Ils vont sur Viale Libia pour acheter un pull. Ils vivent dans la via Migiurtinia ou s'embrassent sur le viale Somalia. Mais ils ignorent l'histoire coloniale<sup>11</sup>.

L'opération de Scego commence par une observation qui devient en même temps un programme idéologique. Cette simple et rapide déresponsabilisation collective est le symptôme d'une même idéologie colonialiste qui a progressivement été cachée, mais qui est encore détectable parmi les éléments urbanistiques de la capitale, même si ce n'est que dans le nom d'une rue. Scego décide ainsi de partir à la recherche des traces de ce monde colonisé dans l'ancienne capitale impériale, ce qui implique aussi une redécouverte des lieux de son passé en Italie. Fragment après fragment, la vie familiale de l'écrivaine semble se révéler à nous dans toute sa complétude et prendre les contours de l'épopée. Scego commence alors à dessiner un itinéraire personnel de la *città eterna*, où des monuments moins connus et des lieux personnels trouvent une nouvelle visibilité, perçus par l'auteure de façon originale et inhabituelle.

Parmi les lieux de la carte personnelle de la narratrice, le deuxième chapitre est consacré à la *Piazza Santa Maria sopra Minerva*, que l'auteure déclare aimer en raison de sa simplicité, de sa géométrie rationnelle. Un endroit pacifique où se cacher et où trône, entre autres, la statue du « petit éléphant » du Bernin, (un animal très aimé par l'auteure en raison de sa peau dure, de sa proverbiale mémoire) et qui déclenche le récit de l'histoire de la famille de sa mère et du mariage avec son père.

L'éléphant du Bernin de la Piazza della Minerva est l'un des meilleurs amis que j'ai dans la ville de Rome. Pour moi, cet éléphant est somalien. Il a le même regard qu'ont les exilés. Et aussi la même irrévérence. Bernin, furieux parce qu'on avait saboté son projet initial, dessina l'éléphant de façon à ce qu'il tourne le dos au couvent voisin. [...] Avec le temps, je me suis rendue compte que cet éléphant a le même regard que ma mère. Il ne peut pas repartir, il ne peut pas se libérer de son angoisse. L'exilé est une créature réduite de moitié<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 27 : «L'Italia stava dappertutto nei nomi delle vie, nei volti di meticci rifiutati. E l'Italia non ne sapeva niente, non sapeva delle nostre vie con i suoi nomi, dei nostri meticci con il suo sangue, in Italia alcune vie hanno i nomi dell'Africa. A Roma addirittura c'è il quartiere africano. In viale Libia, ti dice qualche romano, ci sono dei bei negozi di abbigliamento, ci puoi fare qualche buon affare. Ma poi? Poi niente. Vanno in viale Libia a comprarsi un maglione. Vivono in via Migiurtinia o si baciano in viale Somalia. Però ignorano la storia coloniale ». (Notre traduction).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 55 : «L'elefantino del Bernini di piazza della Minerva è uno degli amici migliori che ho nella città di Roma. Per me quell'elefantino è somalo. Ha lo stesso sguardo degli esuli. E anche la stessa irriverenza. Bernini, infuriato perché gli avevano sabotato il progetto originale, disegnò l'elefante in modo che puntasse le terga verso

Le choix de l'éléphant n'est pas fortuit. Scego aurait certainement pu utiliser n'importe quelle statue de lion, de celles que l'on rencontre par douzaines dans les rues des grandes villes, pour symboliser son *africanité*.

Le mythe de la ville dans la ville commence à apparaître avec la description de la gare Termini, point de rencontre de la communauté somalienne : le centre d'une communauté dispersée qui fait son possible pour s'accrocher à sa mémoire partagée. La gare centrale est choisie en tant que symbole du sentiment d'altérité qu'on peut y trouver, afin de dénoncer la discrimination dont souffrent, en général, les immigrants. Ici, l'autobiographisme est total et l'histoire collective est masquée par l'histoire individuelle. À côté de la gare, les exilés somaliens ont lentement transformé la ville elle-même :

Mais le bien le plus précieux qui se trouve à la gare, ce sont les discussions. Beaucoup de diasporas, la somalienne en tête, ont fait de ce quartier de Rome leur camp de base. Cela fait maintenant quarante ans, ce n'est pas rien. Dans ce triangle de rues qui comprend la Via dei Mille, la Via Magenta et la Via Vicenza, il y a les bars des Somaliens<sup>13</sup>.

L'auteure donne une importance fondamentale à l'oralité, comme à la fin du roman, où elle exalte le récit familial en tant que moyen de transmission culturelle : la narration orale est considérée comme le premier vecteur de la diffusion sociale du savoir<sup>14</sup>, de l'autoreprésentation du monde et de sa transmission aux nouvelles générations.

Dans le dernier chapitre, intitulé *Essere italiani per me (Être italiens pour moi)*, Scego décrit sa propre vie aujourd'hui, ses difficultés à s'intégrer dans la société italienne. Le parcours se termine ainsi à Tor Pignattara, dans un passage où l'auteure exprime une nouvelle conscience de soi, tant pour son identité culturelle, que pour son intégration dans la société italienne. On perçoit un certain espoir d'amélioration à travers la société multiethnique et Tor Pignattara évoque le mythe de la tour de Babel, à savoir un endroit où les races et les langues pourront finalement se mêler sans peur, et avec la certitude que ce mélange mènera à de nouvelles possibilités :

Maintenant que je suis grande, je vis à Tor Pignattara, une Rome à la frontière de Pékin et de Dakka. Pour moi, bien qu'Afro-Italienne, habituée à vivre depuis toujours au nord de Rome, il s'agit d'un Rome inédite, que je ne connais pas vraiment. Le matin, je salue tout le monde avec un *Ni hao* (bonjour) et le soir je pars avec un *Scubo ratri* (bonsoir). [...] Il s'agit d'une Rome à laquelle personne ne s'attend. Une Rome où la mondialisation est devenue chair. La zone située entre le chemin de fer Rome-Pescara et la via Casilina renferme des univers entiers, et parfois tu ne comprends pas comme tout cela est possible. [...] Les battes de cricket et les saris ne sont rien d'autres que les signes d'un avenir qui non seulement arrivera, mais qui est déjà ici depuis quelque temps. Une future Babel que je porte en moi depuis toujours<sup>15</sup>.

---

il vicino convento. [...] Nel tempo ho scoperto che quell'elefantino ha lo stesso sguardo della mia mamma. Non può tornare, non può dissetare la sua angoscia. L'esule è una creatura a metà ». (Notre traduction).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 104 : «Però la merce più preziosa che si trova alla stazione sono le chiacchiere. Molte diaspore, quella somala in testa, hanno fatto di questa zona di Roma il loro campo base. Ormai sono quarant'anni, mica bruscolini. In quel triangolo di strade che comprende via dei Mille, via Magenta, Via Vicenza ci sono i bar dei somali ». (Notre traduction).

<sup>14</sup> À ce propos, Cf. J. S. BRUNER, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Paris, Retz, 2002.

Dans la célébration de ce micro-univers multiethnique, l'écrivaine fait émerger son propre mythe personnel, aboutissant au stéréotype. La représentation du milieu urbain multiethnique qui apparaît dans les ouvrages de Scego n'est qu'un renversement positif de l'opération idéologique réalisée par ceux qui crient à l'invasion barbare en Europe. Ce renversement présente les caractères sotériologiques<sup>16</sup> typiques de toute la littérature de la migration. Toutefois, quand ces renversements sont faits par des intellectuels italiens, l'instrumentalisation de ces actions devient évidente. Mais le cas d'une personne qui se croit, ou est identifiée comme étant, à tort ou à raison, une migrante, y compris de la deuxième génération, et qui proclame la valeur sotériologique des migrants, est beaucoup plus problématique. Lorsque l'auteure demande au lecteur d'ouvrir les yeux sur l'existence actuelle de la société multiethnique et de sa valeur éthique, elle demande, de fait, à être vue : elle se présente comme la représentante d'une société qui amènera le salut, non pas grâce à des actions, mais paradoxalement sur la base de l'origine.

### Mohsen Melliti : Pantanella

L'exemple le plus important d'utopie migrante dans la littérature italienne est paru en 1991 et s'intitule *Pantanella, canto lungo la strada* (*Pantanella, un chant le long de la route*), roman écrit par Mohsen Melliti<sup>17</sup>. Il s'agit en effet d'un roman qui, bien qu'à l'origine écrit en arabe et seulement traduit un an plus tard en italien, a été immédiatement considéré comme l'un des

---

<sup>15</sup> I. SCEGO, *op. cit.*, p. 157 : «Oggi che sono adulta vivo a Tor Pignattara, una Roma che confina con Pechino e Dakka. È una Roma inedita che nemmeno io, afroitaliana, abituata da sempre a vivere a Roma Nord, conosco davvero. La mattina saluto tutti con un Ni hao (buongiorno) e la sera mi congedo con uno Scubo ratri (buonanotte). [...] È una Roma che nessuno si aspetta. Una Roma dove la globalizzazione si è fatta carne. Il territorio compreso tra la ferrovia Roma-Pescara e la via Casilina racchiude interi universi e a volte non ti capaci che questo sia possibile. [...] Le mazze di cricket o i sari non sono altro che i segni di un futuro che non solo verrà, ma che è già qui da discreto tempo. Una futura Babele che io mi porto dentro da sempre». (Notre traduction).

<sup>16</sup> Depuis les débuts des premiers auteurs migrants, il y a eu une tendance à surestimer d'un point de vue politique le signifié de leurs romans, indépendamment de la valeur littéraire réelle des ouvrages eux-mêmes. Selon certains critiques, l'auteur migrant serait le symbole d'un renouveau moral italien et ses œuvres seraient le symptôme d'une renaissance culturelle dirigée vers la créolisation. Nous retrouvons cette même vision chez Gnisci, selon qui il faudrait rechercher une nouvelle façon de faire de la littérature, dont la poétique porte sur la « décolonisation » réciproque entre les Italiens et les étrangers, dont le but serait celui de « [...] liberare il nostro spirito dal credere di essere il missionario e il colono di una civiltà superiore e di essere la cima imperiale dell'evoluzione della specie », (« [...] libérer nos esprits de la croyance que nous sommes les missionnaires et les colons d'une civilisation supérieure ou le pic impérial de l'évolution des espèces. » A. GNISCI, « Decolonizzazione », in *Kumà*, 2001, n°1, disponible sur <<http://www.disp.let.uniroma1.it/kuma/kuma.html>>, (consulté le 10/12/2011). (Notre traduction). Cette interprétation est dénoncée par d'autres critiques, comme par exemple Fracassa, qui dit ouvertement que : « Colpisce, pertanto, in critici di incontrovertibile formazione marxista il riprodursi di quell'ipotesi "Soterologica" ampiamente alimentata dal versante gnisciano e glissantiano della bibliografia. [...] la tendenza a firmare una delega in bianco ai nuovi venuti, a patto che si impegnino a sciogliere gli annosi nodi della crisi del romanzo "stanziale", pare un altro modo per esentarsi, da una parte da una critica costruttiva dell'esistente, e dall'altra dall'esprimere un giudizio di valore rigoroso sui nuovi esemplari poetici e narrativi ». « Ce qui frappe, dans des critiques d'indéniable formation marxiste, est la reproduction de cette hypothèse "sotériologique" [...] La tendance à signer un chèque en blanc aux nouveaux arrivants, afin qu'ils s'engagent à défaire les vieux nœuds de la crise du roman "indigène", semble un autre moyen de se soustraire, d'une part, d'une critique constructive de l'existant et, de l'autre, d'exprimer un jugement de valeur rigoureux sur les nouveaux exemplaires de la poésie et de la narration. » (Nous traduisons). U. FRACASSA, « Critica e/o retorica. Il discorso sulla letteratura migrante in Italia », in F. PEZZAROSSA, I. ROSSIGNI (Études réunies par), *Leggere il testo ed il mondo. Vent'anni di scrittura della migrazione in Italia*, Bologna, Editore CLUEB, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, 2011, p. 175-176. (Notre traduction).

<sup>17</sup> M. MELLITI, *Pantanella. Canto lungo la strada*, Rome, Lavoro, 1992.

piliers de la nouvelle littérature italienne de la migration et aussi comme l'une des premières dénonciations sociales de la manière dont les autorités italiennes ont traité les migrants<sup>18</sup>. Le style de Melliti s'exprime à travers des scènes au grand impact visuel et le paysage urbain est montré par l'écrivain dans ses aspects cachés. Melliti construit une sorte de mandala, une utopie mythique faite de fragments assemblés avec difficulté, qui sont ensuite anéantis d'un seul coup par la société environnante. L'intrigue de *Pantanella* est inspirée d'une histoire vraie d'un groupe d'immigrants recueillis dans les bâtiments abandonnés d'une ancienne usine de pâtes, la Pantanella justement, située à Rome, près du quartier de la Casilina. Le groupe de réfugiés crée ainsi une communauté en occupant une ancienne usine, composée de quatre bâtiments abandonnés et clôturés, dont l'aspect fondamental est celui de la verticalité, comme dans le mythe de la Tour de Babel.

Le caractère hétérotopique de ce lieu ne pourrait pas être plus évident : nous sommes confrontés à un endroit où l'on parle des langues différentes, où il n'existe aucune norme et où règne pourtant le respect mutuel et la tolérance. L'archétype de la ville maudite, renversé positivement, contient également une signification politique manifeste car la ville des migrants, avec ses valeurs, est opposée à Rome, la capitale de la nation impériale. La ville des « infidèles » s'oppose ainsi à la ville sacrée des catholiques, une religiosité authentique s'oppose à une fausse religiosité. Enfin, la multiethnicité et le multilinguisme sont en contraste avec une ville mono-ethnique et monolingue. Dès le début, cette « ville » de Pantanella est présentée comme un endroit étonnant. Tous ceux qui viennent à la Pantanella n'en croient pas leurs yeux, se trouvant devant le spectacle d'une cour des miracles multilingues :

Lorsqu'on visitait cette « ville » pour la première fois, on ne pouvait pas s'empêcher d'éprouver de la curiosité et de l'émerveillement. Elle était vraiment dans un autre monde, c'était une autre ville. Les gens avaient d'autres couleurs, d'autres langues. [...] – C'est la seule ville au monde sans style architectural ni sens de l'esthétique. Il semble impossible que des architectes aient pu concevoir un bâtiment semblable. Voilà ce que commenta Mustafa, pendant qu'il levait les yeux pour contempler sa « ville<sup>19</sup> ».

La Pantanella est en effet un moment de synthèse, qui tente de mélanger les souvenirs de la ville d'origine des migrants en la recréant dans un endroit dystopique. Comme dans toute communauté, des moments rituels et des moments collectifs se produisent, surtout pendant la nuit:

---

<sup>18</sup> En effet, comme l'a affirmé Raffaele Taddeo : «Ogni testo di Melliti è una denuncia sociale, parte da fatti concreti, avvenuti, da fatti che hanno già stupito per la dimensione di inumanità o di barbarie: In Pantanella, la descrizione di torture, gli assalti della polizia, la connivenza fra polizia e malavita». « Chaque texte de Melliti est une dénonciation sociale, qui part de faits concrets qui se sont produits, d'événements qui ont déjà étonné par leur dimension d'inhumanité et de barbarie : dans *Pantanella*, la description des tortures, les assauts de la police, la connivence entre la police et les milieux mafieux. », in R. TADDEO, « Considerazioni sull'opera di Mohsen Melliti », article cité. (Notre traduction)

<sup>19</sup> M. MELLITI, *op. cit.*, p. 17 : «Quando si visitava questa “città” per la prima volta, non si poteva fare a meno di provare curiosità e stupore. Si trovava davvero in un altro mondo, era un'altra città. La gente aveva altri colori, altre lingue. [...] – È l'unica città al mondo senza stile architettonico e senso estetico. Sembra impossibile che siano stati degli architetti a progettare un edificio simile. Così commentò Mustafa, mentre sollevava lo sguardo per contemplare la sua “città”», (Notre traduction).

Un rythme arabe et africain joué sur des casseroles. Un Pakistanais invita un Napolitain dans le cercle pour danser. Aux chansons marocaines<sup>20</sup> suivirent les chansons algériennes, tunisiennes, arabes, jusqu'aux pakistanaïses, indiennes, africaines et asiatiques. C'était le monde entier qui chantait. [...] Le groupe commençait à ressentir la fatigue de la nuit blanche et tous, l'un après l'autre, se dirigèrent vers leurs couchettes pour donner un peu de repos aux corps brûlés par l'alcool<sup>21</sup>.

Le caractère utopique de l'organisation de la Pantanella est évident dès le début pour les migrants eux-mêmes. Tout le monde est conscient de la précarité qui caractérise le séjour dans les bâtiments abandonnés mais, néanmoins, les immigrants s'organisent spontanément pour créer à l'intérieur toutes les activités qui caractérisent normalement n'importe quelle ville. Et c'est en tant que telle que Pantanella développe ses services et ses activités commerciales. Dans le respect mutuel entre les communautés, des centres de prière, avec beaucoup d'*imams* et de *muezzins*, sont créés :

La voix du muezzin s'éleva pour l'appel à la prière. De petits groupes se dirigèrent vers le lieu organisé comme une mosquée. C'était la prière du *maghreb*. Ils avaient obtenu un endroit étroit au premier étage. La communauté musulmane se disposa en rangées. L'endroit commença à se remplir. Ils arrivèrent par dizaines, que des hommes. Parmi eux se trouvaient de jeunes garçons. Ils restaient debout quand l'imam faisait le *wuqûf*, puis, tous ensemble, récitèrent un verset du Coran<sup>22</sup>.

En ce qui concerne le reste des services disponibles dans la « ville », Melliti affirme que, à la Pantanella, il y avait aussi un restaurant et, juste en face de l'ancienne usine, un bar :

Le bar était propre et beau. Il était devenu un club de la culture mondiale. On y parlait cinq ou six langues, arabe, français, anglais, ourdou, pendjabi, hindi et italien. Et même si les barmans ne parlaient qu'italien, ce n'était pas un problème, il y avait toujours quelqu'un qui traduisait<sup>23</sup>.

Ce bar est décrit comme une sorte de poste avancé par rapport à la ville, ainsi qu'un exemple de la façon dont le monde interculturel peut influencer positivement, peu à peu, le monde mono-culturel. Les premières disputes décrites se produisent à cause des lits, c'est-à-dire pour l'occupation du sol : « Pendant ce temps, à la Pantanella, dans le bâtiment le plus haut, au

---

<sup>20</sup> L'auteur manifeste un vague intérêt anthropologique pour les rituels ; cependant, on peut relever sa contradiction d'un point de vue ethnocentrique. Melliti fait une liste des rythmes dans l'ordre de leur apparition ; les termes utilisés suivent un ordre géographique qui est mal adapté à la multiethnicité exaltée dans le roman. Les rythmes maghrébins commencent, puis les rythmes arabes en général (macrogroupe), ensuite l'auteur cite les rythmes pakistanaïses et indiens (c'est-à-dire l'extrême partie orientale du monde musulman), et le reste est un ensemble vaguement africain et vaguement asiatique. En somme, derrière Babel on revoit l'*Umma*.

<sup>21</sup> M. MELLITI, *op. cit.*, p. 14 : «Un ritmo arabo e africano suonato su pentole da cucina. Un pakistano invitò un napoletano nel cerchio a ballare. Alle canzoni marocchine seguirono quelle algerine, tunisine, arabe, fino a quelle pakistane, indiane, africane e asiatiche. Era il mondo intero a cantare. [...] Il gruppo cominciava a sentire la stanchezza della notte insonne e tutti, uno dopo l'altro, si diressero verso i propri giacigli per dare un po' di riposo ai corpi bruciati dall'alcool». (Notre traduction).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 40 : «La voce del muezzin si alzò per il richiamo alla preghiera. Alcuni gruppetti si avviarono verso il luogo adibito a moschea. Era la preghiera del maghreb. Avevano ottenuto un posto angusto al primo piano. La comunità mussulmana si dispose in file. Il luogo cominciò ad affollarsi. Arrivarono a decine, tutti uomini. Tra loro c'erano alcuni ragazzi. Rimanevano in piedi quando l'imam faceva il wuqûf poi, tutti insieme, recitarono un versetto del Corano». (Notre traduction).

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 71 : «Il bar era pulito e bello. Era diventato un circolo culturale mondiale. Si parlavano cinque o sei lingue, arabo, francese, inglese, urdu, panjabi, hindi e italiano. E anche se i baristi parlavano solo italiano non era un problema, c'era sempre chi traduceva ». (Notre traduction).

cinquième étage, deux gars se disputaient pour la possession d'un lit. Chacun le tirait de son côté, en disant qu'il lui appartenait<sup>24</sup> ». L'espace personnel tend à se réduire au fur et à mesure que le temps passe, ce qui finit par créer un environnement claustrophobe où la suspicion se répand.

Le mythe de la ville utopique ne tarde pas à se montrer fragile. À la fin, l'intégrité de la ville est détruite par la ville de Rome et, fondamentalement, par les valeurs du capitalisme qui pénètrent dans la Pantanella par le biais des commerçants italiens, qui rompent son équilibre économique. En effet, les Romains ont ici une fonction que l'on pourrait qualifier de satanique, car ce sont de mauvais conseillers. Ce n'est pas un hasard si les seuls groupes d'Italiens présents tout au long du roman sont des policiers et des commerçants:

Dans la « ville », beaucoup de voitures avec des produits divers commencèrent à arriver. C'étaient des commerçants. C'était l'endroit idéal pour eux. Et ainsi, la « ville » devint un véritable marché où l'on déchargeait des marchandises tout le temps. Au débout, les habitants eux-mêmes allaient au marché pour acheter les biens qu'ils revendraient ensuite, mais un marchand remarqua le mouvement, saisit l'occasion et commença à amener la marchandise sur place avec les camionnettes remplies de produits<sup>25</sup>.

À Pantanella, les quelques activités ferment et, si au début les combats étaient encore maîtrisés grâce au dialogue, maintenant « on ne se comprenait plus et plus aucune confrontation n'était désormais possible. Les contradictions refoulées et accumulées explosaient comme une charge de dynamite<sup>26</sup> ». Ce chaos continu fournira à la police le prétexte qu'elle cherchait pour évacuer la Pantanella :

La « ville » fut encerclée de tous les côtés et les voitures de police barrèrent les rues adjacentes. Des camions arrivèrent également et des dizaines de gardes envahirent la « ville » ; ils avaient des armes à feu, des chiens, des matraques. L'opération débuta de façon frénétique. Les flics sortirent tout le monde du lit, en piétinant les vêtements et la nourriture. Ils fracassèrent des postes de télé et des radios tandis que les chiens flairaient entre les matelas. Tous les bâtiments furent encerclés et évacués, des gens sortirent pieds nus, d'autres en pyjama. Ceux qui n'avaient pas l'autorisation de rester montèrent dans des camions et furent emmenés au poste de police. Les policiers poussaient les habitants, tapaient sur les portes à coups de matraque, renversaient les lits pour voir s'il y avait quelque chose d'illégal caché dessous, tandis que les chiens continuaient à renifler partout<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 42 : «Intanto nella Pantanella, nell'edificio più alto, al quinto piano, due ragazzi stavano litigando per il possesso di un letto. Ognuno lo tirava dalla sua parte dicendo che gli apparteneva». (Notre traduction).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 82. «Nella "città" presero ad arrivare molte automobili con merci diverse. Erano i commercianti. Quello era il posto ideale per loro. E così la "città" diventò un vero e proprio mercato dove si scaricava merce in continuazione. In principio gli abitanti stessi andavano al mercato per comprare la merce che poi avrebbero rivenduto, a un commerciante notò il movimento, colse al volo l'occasione e cominciò a portare la merce sul posto con dei camioncini colmi di roba». (Notre traduction).

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 105 : «Non ci si comprendeva e ogni confronto era diventato impossibile. Le contraddizioni represses e accumulate esplodevano come una carica di dinamite». (Notre traduction).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 167 : «La "città" fu circondata da ogni parte e le auto della polizia sbarrarono le strade adiacenti. Arrivarono anche delle camionette e decine di guardie invasero la "città" avevano armi da fuoco, cani, manganelli. L'operazione ebbe inizio in modo frenetico. I poliziotti buttarono tutti giù dal letto, calpestando vestiti e masserizie. Fracassarono televisori e radio mentre i cani annusavano fra i materassi. Tutti gli edifici vennero circondati e fatti sgombrare, alcuni abitanti uscirono scalzi, altri in pigiama. Quelli che non avevano il permesso di soggiorno vennero fatti salire sulle camionette e portati al commissariato. I poliziotti spingevano gli abitanti, picchiavano sulle porte con i manganelli, rovesciavano i letti per vedere se ci fosse nascosto qualcosa di

Les verbes utilisés appartiennent tous au jargon militaire ou impliquent un certain degré de violence, et Melliti a tendance à répéter à plusieurs reprises le même concept, développé d'une manière précise. Il suit ainsi des techniques de poésie orale et religieuse, telles qu'elles sont décrites par Walter Ong dans *Oralité et écriture : la technologie de la parole*<sup>28</sup> : la parataxe prédomine par rapport à l'hypotaxe, et Melliti a tendance à utiliser des formules et des adjectifs prédéterminés. Ainsi se termine la parabole de Pantanella. Les migrants sans permis de séjour sont placés dans des camions et renvoyés dans leurs pays ; ceux qui restent, vaincus, sont expulsés de la ville, décrits par Melliti comme un peuple par deux fois en exil, dont le voyage vers l'inconnu se poursuit.

## Conclusion

Le mythe de « la ville de migrants », présent, comme nous l'avons vu, de façon plus ou moins latente dans les deux romans analysés, ne trouve une forme explicite et approfondie que dans *Pantanella*. Les conséquences de ce mythe ne sont pas abordées par Melliti avec naïveté, mais avec un esprit critique, en mettant en évidence ses limites et ses contradictions. Pour cette raison, nous aurions tort de penser que la critique de Melliti est dirigée uniquement contre les Italiens : les migrants, avec leurs tentatives infructueuses pour se créer une nouvelle vie, sont considérés par l'écrivain tunisien comme les responsables directs de la chute de Pantanella. En ce qui concerne *La mia casa é dove sono*, nous avons vu que le récit personnel de Scego et celui national des exilés somaliens fusionnent complètement, prenant un nouveau sens face à un avenir multiculturel qui se manifeste malgré les inévitables difficultés. La nouvelle Rome babélique est identifiée métaphoriquement dans un quartier spécifique, celui de Tor Pignattara, qui représente, comme nous avons vu, soit un futur inévitable et positif, soit un miroir de l'auteure elle-même.

Cependant, si nous voulions mêler les théories de mythologie politique de Girardet, celle de N. Frye sur le mythe comme récit et celles de R. Barthes, et si nous voulions les appliquer aux images du milieu urbain que l'on trouve dans ces romans, nous devrions d'abord nous demander si ces récits sont dépourvus ou non d'un type donné d'idéologie. Or, même la trajectoire parabolique de l'histoire de la Pantanella, ainsi que celle de *La mia casa é dove sono*, transforment la narration en paradigme. L'histoire des humbles prend les caractéristiques d'une narration cachée qui doit être récupérée, fragment après fragment. L'histoire orale s'oppose à l'histoire écrite et a pour objectif de remettre en question l'idéologie dominante. Toute aussi évidente est la tentative de construire un espace-monde, de faire converger dans un lieu hétérotopique circonscrit plusieurs langues, cultures et conceptions du temps.

Nous devrions donc nous demander quel est le sens profond des images en question, c'est-à-dire si les éléments identifiés et communs aux deux romans cachent un deuxième niveau de sens. Il est difficile de ne pas voir un sens profondément politique dans les ouvrages d'écrivains migrants, en général, et dans le mythe de la ville des migrants en particulier. Que les migrants correspondent à une minorité sociale, c'est un fait. L'écriture de la plupart des romanciers de ces groupes a toujours une signification politique, au moins sur la base des considérations formulées par Gilles Deleuze et Félix Guattari sur les caractéristiques des

---

illicito mentre i cani continuavano ad annusare dappertutto». (Notre traduction).

<sup>28</sup> W. J. ONG, *Oralità e scrittura: le tecnologie della parola*, Bologne, Il Mulino, 1986.

littératures mineures<sup>29</sup>. Le premier niveau de signification concerne donc la caractéristique fondamentale de ce milieu, c'est-à-dire celle d'être composé par des hommes provenant de toutes les nations qui réussissent malgré tout à se comprendre. Cette société, culturellement hybride, renouvellerait radicalement le cadre de la société italienne, monolingue et monoculturelle, en en modifiant l'éthique et la culture. La portée sotériologique du mythe est évidente mais, à un deuxième niveau, au-delà des aspects utopiques de la ville, il faut considérer le narcissisme profond qui émane de ce mythe. Il n'est pas si évident que la société proposée comme un modèle de salut et de renouvellement culturel reflète pleinement l'image de ceux qui le proposent : la société polyglotte est meilleure car elle ressemble aux auteurs et la ville multiculturelle n'est qu'une projection urbanistique d'eux-mêmes, de leur façon d'être. Ce qui est plus paradoxal, c'est que les écrivains migrants qui proposent ce mythe idéalisent leur propre origine exotique en tant que facteur de renouvellement.

## Bibliographie

- BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- BRUNER Jérôme S., *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Paris, Retz, 2002.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Felix, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- FRACASSA Ugo, «Critica e/o retorica. Il discorso sulla letteratura migrante in Italia», in PEZZAROSSA Fulvio, ROSSIGNI Ilaria (Études réunies par), *Leggere il testo ed il mondo. Vent'anni di scrittura della migrazione in Italia*, Bologna, Editore CLUEB, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, 2011
- N. FRYE, *Words with Power. Being a Second Study of "The Bible and Literature"*, New York, A Harvest / HBJ, 1990.
- FRYE Northrop, *La parole souveraine, la Bible et la littérature*, tome II, Paris, Seuil, 1994.
- GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.
- GNISCI Armando, «Decolonizzazione» [En ligne], in *Kumà*, n°1, 2001, <http://www.disp.let.uniroma1.it/kuma/kuma.html>, consulté le 10/12/2011
- , (Études réunies par), *Nuovo planetario italiano. Geografia e antologia della letteratura della migrazione in Italia e in Europa*, Troina (Enna), Città Aperta Edizioni, 2006.
- MAUCERI M. Cristina, «Rhoda: il doppio sguardo di Igiaba Scego» [En ligne], in *Kumà*, n°9-10, 2005, disponible sur <<http://www.disp.let.uniroma1.it/kuma/kuma.html>>, (consulté le 04/02/2012).
- MAUCERI M. Cristina et NEGRO M.Grazia, *Nuovo Immaginario Italiano. Italiani e stranieri a confronto nella letteratura italiana contemporanea*, Roma, Sinnos Editrice, 2009.
- MELLITI Mohsen, *Pantanella. Canto lungo la strada*, Rome, Lavoro, 1992.
- ONG Walter J., *Oralità e scrittura: le tecnologie della parola*, Bologne, Il Mulino, 1986.
- PAPOTTI Davide, « The Geographical Approach to the Study of Immigration in Italy: Space, Territory, Ethnic Landscapes », in PARATI Graziella (dir.), *The Culture of Italian Migration, Diverse Trajectories and Discrete Perspectives*, Madison, New Jersey, Fairleigh Dickinson, 2011, p. 197-216.
- PARATI Graziella, *Migration Italy: the Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2005.
- SCEGO Igiaba, *La mia casa è dove sono*, Milan, Rizzoli, 2010.

<sup>29</sup> Cf. G. DELEUZE, F. GUATTARI, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

TADDEO Raffaele, « Considerazioni sull'opera di Mohsen Melliti » [En ligne], in *El-Ghibli*, n° 6, Dicembre 2004, disponible sur <[http://archivio.el-ghibli.org/index.php/%3Fid=2&issue=01\\_06&sezione=4.html](http://archivio.el-ghibli.org/index.php/%3Fid=2&issue=01_06&sezione=4.html)>, (consulté le 04/03/2012).

—, «L'espressione letteraria nelle seconde generazioni » [En ligne], *El-Ghibli*, n°22, 2008, disponible sur <[www.el-ghibli.provincia.bologna.it/index.php?id=6&sezione=4&idrecensioni=103](http://www.el-ghibli.provincia.bologna.it/index.php?id=6&sezione=4&idrecensioni=103)>, (consulté le 09/12/2011).

## **Notice biographique**

Fiorangelo Buonanno, né à Benevento, en Italie, en 1982, est diplômé de l'Université de Naples Federico II en Lettres Classiques. Il a obtenu un doctorat de l'Université de Nantes, pour une thèse portant sur la littérature italienne de la migration, intitulée « Mythologie migrante : le milieu urbain dans la littérature italienne de la migration », coordonnée par Walter Zidaric, Professeur d'italien à l'Université de Nantes.